

peuple le généralat en chef de l'armée d'Afrique. Néanmoins, qu'ils aient eu ou non l'intelligence de leurs actes, c'en était fait du système aristocratique de la restauration du jour où les généraux sortaient tout armés de la machine des comices; ou, ce qui était la même chose, du jour où un officier, pourvu qu'il fût populaire, osait et pouvait se porter de lui-même et par les voies légales au généralat. Nous voyons figurer un élément tout nouveau dans ces crises qui précèdent la tempête finale : les hommes de l'armée et le pouvoir militaire entrent sur la scène des révolutions politiques. On ne pouvait discerner encore si l'élévation de Marius serait l'acte préparatoire d'un nouvel assaut donné à l'oligarchie en vue d'une tyrannie future; ou si ce n'était encore, comme il était arrivé tant de fois, qu'un empiètement, sans autres conséquences, sur la prérogative gouvernementale : seulement, il était à prévoir que si le germe venait à maturité, la tyrannie échoirait non plus à l'homme purement politique, comme Gaius Gracchus, mais à l'officier d'armée. L'organisation militaire était remaniée à la même heure : en formant son armée pour la guerre d'Afrique, Marius, le premier, n'avait plus regardé aux conditions de fortune, jusque-là requises : il avait ouvert les rangs de la légion au plus pauvre volontaire d'entre les citoyens, pourvu qu'il se montrât bon soldat. Il se peut, certes, que l'innovation ait été dictée par des motifs uniquement stratégiques : encore était-ce un événement considérable et de grande conséquence que de changer ainsi du tout au tout la constitution de l'armée. Auparavant, le soldat avait des biens à perdre : dans les temps primitifs il avait aussi possédé quelque chose : aujourd'hui, la légion reçoit toutes gens n'ayant rien que leurs bras, et n'espérant rien que de la générosité du chef. L'aristocratie, en 650, a le pouvoir illimité, comme aux beaux jours de 620 : mais les symptômes de la catastrophe s'amoncellent; et à l'horizon politique, l'épée s'est placée à portée du sceptre.

104 av. J.-C.

134.

CHAPITRE V

LES PEUPLES DU NORD

Depuis la fin du ^{vii}e siècle, la domination de la République s'étendait sur l'ensemble des trois grandes péninsules qui, se détachant du continent du nord, s'enfoncent au milieu des eaux méditerranées : domination en plus d'un endroit mal assise, si l'on considère que dans les régions du nord et de l'ouest, en Espagne, que dans les vallées ligures de l'Apennin, et dans celles des Alpes, que dans les montagnes de la Thrace et de la Macédoine enfin, nombre de peuplades libres ou à moitié libres osaient encore porter le défi à la molle insouciance du gouvernement romain. Les relations continentales de l'Italie avec l'Espagne, de l'Italie avec la Macédoine étaient demeurées très-superficielles; et quant aux pays d'au delà des Pyrénées, des Alpes et des Balkans, aux vastes contrées qu'arrosent le Rhône, le Rhin et le Danube, tous restaient en dehors de la sphère politique de Rome. L'heure est venue de nous demander ce qu'elle avait fait pour assurer de ce côté la sécurité de son empire, ou pour l'arrondir; et aussi de raconter comment un jour

Rapports
avec le nord.

s'en vinrent frapper aux portes du Septentrion, les peuples innombrables dont les flots avaient de tout temps roulé derrière la barrière puissante des montagnes, faisant rudement voir au monde gréco-romain, qu'il se vantait à tort d'être l'unique tenancier de la terre.

La
contrée d'entre
les Alpes
et les
Pyrénées.

Nos regards se porteront d'abord sur le pays d'entre les Alpes et les Pyrénées. Depuis longtemps les Romains y commandaient sur toute la côte de la Méditerranée, par l'intermédiaire de Massalie, leur cliente, l'une des plus anciennes et des plus puissantes parmi les cités fédérées et en réalité dépendantes. Ses stations maritimes, *Agathè* (*Agde*) et *Rhodè* (*Rosas*) à l'ouest, *Tauroention* (*La Ciotat*), *Olbia* (*Hyères*), *Antipolis* (*Antibes*) et *Nicæa* (*Nice*) à l'est, assuraient le cabotage par mer, et la route de terre entre les deux chaînes de montagnes : par ses relations mercantiles et politiques elle pénétrait au loin à l'intérieur. En l'an 600, les Romains, moitié à son instigation, moitié conduits par leur propre intérêt, avaient poussé une expédition au sein des Alpes, au nord d'Antipolis et de Nicæa, chez les Ligures *Oxybiens* et les *Déciètes*. Ils avaient livré maints combats, sérieux et souvent non sans pertes, et avaient contraint les montagnards à remettre à Massalie des otages gardés en permanence, et à lui payer tribut annuel. On peut admettre comme chose vraisemblable, qu'à la même époque, et dans toute la contrée qui reconnaissait l'alliée de Rome pour suzeraine, la culture de la vigne et de l'olivier, qui y avait fleuri d'abord à l'instar de l'agriculture massaliote, avait été supprimée dans l'intérêt des grands propriétaires de domaines et des marchands italiens¹. C'est aussi dans un but de spéculation mercantile que les Romains, en 644, sous la conduite du consul

154 av. J.-C.

Guerre
avec
les Ligures.

143.

129.

117.

¹ Si en mettant ce renseignement dans la bouche de l'Africain en 625 (*De rep.*, 3, 9, 6) Cicéron n'a point commis un anachronisme, il n'est pas possible de lui donner une autre portée. La prohibition ne peut avoir trait à l'Italie du nord et à la Ligurie; car nous voyons la viticulture prospère chez les *Génuates*, en 637 (IV, p. 131, note 2 de la p. 129, *in fine*) : il ne saurait non plus être question de la

Appius Claudius, font la guerre aux *Salasses*. L'enjeu de la lutte n'est autre que les mines et lavages d'or de *Victumulæ* (dans le pays de *Verceil* et de *Bard*, et dans tout le val de la *Doire Baltée*). La grande extension de ces lavages, qui enlevaient aux habitants de la plaine inférieure les eaux nécessaires à l'agriculture, amena d'abord de la part de Rome une tentative d'arrangement pacifique, puis bientôt l'intervention armée. Comme toutes les guerres de ce siècle, celle-ci débute par une défaite des Romains; elle se termine par la soumission du peuple salasse; et la région de l'or devient la propriété du trésor public. A quelque quarante ans de là (654), la colonie d'*Eporédia* (*Ivrée*) est fondée sur le territoire conquis: comme Aquilée commande les passes orientales des Alpes, elle a pour mission de les commander à l'ouest.

Guerre
avec
les Salasses.

100 av. J.-C.

Mais les expéditions dans les Alpes avaient pris une plus sérieuse tournure, lorsque Marcus Fulvius Flaccus, le fidèle allié de Gaius Gracchus et consul en 629, était venu dans cette région avec le commandement suprême. Le premier il entra dans la voie des conquêtes au delà de la grande chaîne. A cette époque, au milieu de la nation des Celtes partagée en nombreuses peuplades, celle des *Bituriges* avait perdu son ancienne et réelle hégémonie; et tandis qu'elle n'avait gardé qu'une sorte de préséance honoraire, la prédominance dans toute la région qui va des Pyrénées à la Méditerranée et au Rhin, appartenait aujourd'hui aux Arvernes¹. On n'exagère rien, sans doute, en disant que grâce à cela ils pouvaient mettre jusqu'à cent quatre-vingt mille hommes en campagne. Les Eduens [*Hædui* : du pays d'*Autun*] leur disputaient le premier rang, quoique inégaux en forces. Au nord-est des Gaules,

Événements
dans le pays
transalpin.

125.

Les Arvernes.

région contiguë à Massalie (Justin., 43, 4. — Posidon., *Fragm.* 25, éd. Müller. — Strabon, 4, 179). On sait enfin quelle exportation considérable d'huile et de vin se faisait d'Italie vers les pays du Rhône, au VII^e siècle de Rome.

¹ Peuple de l'Auvergne. Sa capitale, *Nemetum* ou *Nemossus*, n'était pas loin du Clermont actuel.

les rois des *Suessions* (Soissons) réunissaient sous leur protectorat toute la fédération des Belges, s'étendant jusqu'à la Bretagne. Les voyageurs grecs racontaient merveille des magnificences de la cour du roi arverne *Luern* [*Luerius*]. Ils l'avaient vu, entouré d'une suite brillante, hommes de clan, chasseurs avec les meutes accouplées, et troupes de chanteurs errants, parcourant les villes de son royaume, monté sur son char rehaussé d'argent, jetant l'or à pleines mains à la foule, et surtout réjouissant le cœur de ses poètes sur qui tombait la pluie aux jaunes reflets. Il tenait table ouverte dans une salle de mille cinq cents doubles-pas carrés : tout passant était convié à des festins, véritables noces de Gamache. Ce qu'il y a de certain, c'est que de nombreuses monnaies d'or du pays nous ont été conservées, et qu'elles attestent chez les Arvernes une richesse peu commune en même temps qu'une civilisation relativement avancée.

Guerre contre
les
Allobroges
et les
Arvernes.

125.124 av. J.-C.

123. 122.

122.

La première attaque de Flaccus ne fut point dirigée contre eux, mais contre les peuplades de la région d'entre les Alpes et le Rhône, où les aborigènes ligures s'étaient mêlés avec les bandes celtiques venues à une époque postérieure, et avaient formé une nation celto-ligurienne, comparable à la nation celtibérienne. Il combattit d'abord, et avec succès (629, 630), les *Salyens* ou *Salluviens*, cantonnés aux environs d'*Aix*, et dans le val de la *Durance*; et leurs voisins au nord, les *Voconces* (départements de *Vaucluse* et de la *Drôme*). Son successeur *Gaius Sextius Calvinus* (634, 632), marcha contre les *Allobroges*, le puissant clan celtique du val d'*Isère*, descendus en masse à la prière de *Tutomotulus*, roi des *Salyens*, expulsé par les Romains, et qui voulaient l'aider à reconquérir son royaume. Ils furent battus dans les environs d'*Aix*. Comme ils refusaient néanmoins de livrer le transfuge, ils se virent envahis par *Gnæus Domitius Ahenobarbus* (632), venu après *Calvinus*. Jusqu'ici la nation reine parmi les Celtes avait assisté immobile aux progrès des Romains. Le roi

arverne *Bituit*, fils de *Luern*, semblait peu se soucier d'entrer dans les complications d'une guerre sérieuse, pour le seul intérêt de son protectorat mal assis sur les peuplades de l'est. Mais les Romains faisant mine d'aller chercher les *Allobroges* jusque chez eux, il offrit sa médiation, qui fut refusée. Aussitôt il marcha avec toutes ses forces au secours des *Allobroges*; et les *Eduens*, par contre, se rangèrent du côté des Romains. A la nouvelle de cette levée de boucliers, la République envoya sur les lieux *Quintus Fabius Maximus*, consul pour 633, lequel opérant sa jonction avec *Ahenobarbus*, devait faire face à l'orage. Le 8 août 633, eut lieu, sur la limite sud du canton *allobroge*, au confluent de l'*Isère* et du *Rhône*, le choc qui décida du sort de la Gaule méridionale. En voyant le pont de bateaux qu'il avait fait jeter sur le *Rhône*, successivement couvert par les hordes innombrables des clans accourues à son appel, le roi *Bituit* n'eut plus qu'un regard de dédain pour l'armée romaine trois fois plus faible rangée en bataille sur l'autre rive : « Il n'y en a même pas assez, » s'écriait-il, « pour rassasier les chiens de mes Gaulois ! » Mais ses Gaulois avaient affaire à un petit-fils du vainqueur de *Pydna*. *Maximus* remporta une victoire décisive; et le pont s'étant rompu sous la masse des fuyards, la plus grande partie des bandes arvernes périt. Le roi se déclara impuissant à prêter dorénavant aide efficace aux *Allobroges*, et il les invita même à faire la paix avec *Maximus*. Ils se soumirent, et le consul, décoré du surnom d'*Allobrogique*, s'en retourna en Italie, laissant à *Ahenobarbus* le soin de mener à fin la guerre avec les Arvernes. La tâche était facile. Mais *Ahenobarbus*, furieux de ce que *Bituit* avait conseillé aux *Allobroges* de se soumettre au consul et non à lui-même, s'empare de l'Arverne traitreusement, et l'expédie à Rome, où le Sénat, tout en ayant un blâme pour la violation de la foi jurée, n'en retient pas moins la victime, et va jusqu'à exiger en sus la remise du fils de *Bituit*, *Congonetiac*. Aussitôt, et pour cette cause, paraît-il, la guerre à

121 av. J.-C.

121.

peu près éteinte se rallume : l'on en vient une seconde fois aux mains, non loin de *Vindalium* (au-dessus d'*Avignon*), à l'embouchure de la *Sorgue*. La bataille n'est pas plus heureuse pour les Arvernes : ils ne tiennent pas devant les légions et surtout devant les éléphants d'Afrique. Enfin ils demandent la paix, et le calme se rétablit dans les Gaules⁴.

Province
de
Narbonne.

Toutes ces opérations militaires eurent pour conséquence l'établissement d'une nouvelle province romaine entre les Alpes maritimes et les Pyrénées. Les peuplades à l'est du Rhône tombent sous la suzeraineté de la République : dès ce jour, probablement, elles lui payent tribut, à moins qu'elles n'aient à le payer à Massalie. Dans la région d'entre Rhône et Pyrénées, les Arvernes demeurent libres ; et ne servent aux Romains aucune redevance : mais ils délaissent toute la partie la plus méridionale de leur territoire médiat ou immédiat, toute la zone située au midi des Cévennes jusqu'à la mer, et tout le cours supérieur de la Garonne jusqu'à *Tolosa* (*Toulouse*). Comme, en exigeant cet abandon, les Romains avaient pour but de relier l'Espagne à l'Italie, ils occupent aussitôt la contrée, et se mettent sans délai à l'œuvre des routes, le long de la côte. Pour cela, ils assignent à Massalie, déjà propriétaire d'une ligne de stations maritimes sur ce point, une bande riveraine de la mer, d'une largeur variable de 1/5 à 3/40 de mille (allemand : = de 2,960 à 4,440 mètres environ), et allant du pied des Alpes au Rhône, avec mission d'y tenir la chaussée en bon état d'entretien. Du Rhône aux Pyrénées

⁴ L'abrégiateur de Tite-Live et Orose placent la bataille de *Vindalium* avant celle de l'Isère ; mais Florus et Strabon (4, 191) la placent après, et ils ont raison. D'une part, selon les extraits de Tite-Live lui-même, et selon Pline (*Hist. nat.*, 7, 50), Maximus a livré celle-ci étant consul : d'autre part, dans les fastes capitolins, on lit que Maximus non-seulement eut le triomphe avant Ahenobarbus, mais qu'encore il l'eut pour sa victoire sur les Allobroges et le roi des Arvernes, tandis que son rival ne triompha que des Arvernes. Or n'est-il pas évident que la bataille contre les Allobroges et les Arvernes réunis s'est donnée avant celle livrée aux Arvernes seuls ?

nées, ils établissent eux-mêmes une voie militaire, qui prend de son fondateur Domitius Ahenobarbus, l'appellation de *voie Domitienne*. Comme d'usage, avec la construction des routes va de pair l'édification de nouvelles forteresses. A l'est, ils choisissent l'emplacement même où Gaius Sextius a battu les Gaulois. La beauté et la fertilité du lieu ; ses sources froides et chaudes y invitaient les émigrants. Bientôt on vit s'élever la ville romaine des « *Bains de Sextius* » (*Aquæ Sextiæ*). A l'ouest, les colons s'établirent à *Narbo*, antique cité celtique, située sur les rives d'un cours d'eau navigable, l'*Atax* (*Aude*), à peu de distance de la mer, déjà nommée par *Hécatee*, importante et rivalisant avec Massalie, dès avant l'arrivée des Romains, par la traite qui s'y faisait de l'étain britannique. Aix n'a pas le *droit municipal*, elle demeure simple station militaire⁴. Narbonne au contraire, poste avancé, fondé de même pour tenir les Gaulois en bride, mais dédié particulièrement à Mars [*Narbo Martius*], reçut le titre de colonie romaine [*colonia civium Rom.*] : elle fut la résidence habituelle du gouverneur de la nouvelle province transalpine, de la province *Narbonnaise*, pour lui donner le nom sous lequel elle est plus connue.

Établissements
romains
dans la région
du Rhône.

Toutes ces extensions de territoire avaient eu les Gracques et leur parti pour promoteurs, dans le but évident d'ouvrir un champ nouveau et inépuisable aux projets de colonisation. On y eût trouvé les mêmes avantages qu'en Sicile et en Afrique, sans compter qu'il était plus aisé d'y arracher la terre aux indigènes, que d'enlever aux capitalistes italiens les champs fertiles de la Sicile et de la Libye. La

Les progrès
des
armes romaines
arrêtés par
la restauration.

⁴ Il n'y eut point de *colonie* à Aix, comme le veut à tort l'abrégiateur de Tite-Live (*ep.* 61), mais seulement un *castellum* (Strabon, 4, 180. — Vell. Patere, 1, 15. — Madwig, *opusc.*, 1, 303). Pareille était la condition d'*Italica* (IV, p. 238) et de beaucoup d'autres localités. *Vindonissa* (*Windisch*), par exemple, qui, légalement, ne fut jamais autre chose qu'une bourgade celtique, grâce au camp fortifié construit à côté, devint une ville fort importante. [V. le mot *castellum*, au *Dict.* de Rich.]

chute de Gaius Gracchus eut aussi son contre-coup dans la Transalpine; la conquête s'y limita; on cessa de fonder des villes nouvelles. Pourtant si l'on ne persévéra pas dans l'accomplissement de l'idée première, il n'en resta pas moins une création d'une certaine importance. La contrée soumise aux armes de Rome, et l'édification de Narbonne, à qui le Sénat avait, mais en vain, préparé le sort de la colonie de Carthage, demeurèrent comme des pierres d'attente, montrant aux futurs successeurs de Gracchus et la voie à suivre, et le monument à achever. On ne peut douter que la caste marchande, qui ne pouvait faire concurrence qu'à Narbonne au commerce gallo-britannique de Massalie, n'ait défendu le nouvel établissement contre le mauvais vouloir des aristocrates.

Contrées
illyriennes.

183 av. J.-C.

La tâche imposée à Rome au nord-est de l'Italie était la même qu'au nord-ouest. Mais de ce côté, sans la négliger tout à fait, elle ne l'accomplit qu'imparfaitement : elle y fit moins même qu'ailleurs. Par la fondation d'Aquilée (371), elle s'était assuré la possession de la péninsule de l'Istrie (III, p. 260) : l'Épire et l'ancien domaine des maîtres de Scodra lui obéissaient en grande partie, et depuis plus longtemps (III, p. 97, 98). Mais sa domination ne s'étendait nulle part à l'intérieur; et elle n'était guère que nominale le long de cette côte inhospitalière, courant de l'Istrie à l'Épire, au milieu de ces chaînes de montagnes et de ces cuvettes profondes, enchevêtrées, sauvages, sans vallées, sans fleuves, sans plages maritimes, et protégées par le long archipel d'îles rocheuses, qui sur ce point séparent la Grèce de l'Italie bien plus qu'elles ne les rapprochent. Dans cette région, la ville de *Delmion* servait de centre à la confédération des *Delmates* ou *Dalmates*, aux mœurs rudes comme leurs monts : les peuples voisins avaient atteint déjà un haut degré de civilisation, qu'on ignorait encore en Dalmatie l'usage de la monnaie, et que, la propriété privée n'étant point encore en usage, on y faisait tous les huit ans le partage des champs entre les

Les Dalmates.

membres divers de la communauté. Là, le seul métier indigène était la piraterie sur terre et sur mer. Les peuplades dalmates, dans les temps antérieurs, avaient vécu avec Scodra dans le lien d'une suzeraineté peu étroite : les expéditions romaines contre la reine Teuta (III, p. 97, 99) et Démétrius de Pharos les avaient atteintes en passant; mais à l'avènement de Genthios elles s'étaient affranchies, et par là soustraites à la condition faite à l'Illyrie, tombée sous la suprématie romaine, après la chute du royaume de Macédoine (IV, p. 12, 20, 29). La République abandonna d'abord à lui-même ce pays qui n'avait rien qui pût la tenter. Mais bientôt il lui fallut écouter les plaintes de ses sujets d'Illyrie, des *Daorsiens* notamment, vivant sur les bords de la *Narenta* au sud de la Dalmatie, et des habitants de l'île d'*Issa* (*Lissa*), dont les stations continentales de *Tragyriion* (*Trau*) et d'*Epetion* (non loin de *Spalato*) avaient tous les jours à souffrir. Rome envoya donc une ambassade. Elle revint bientôt avec cette réponse : « que » les Dalmates n'avaient jamais pris garde aux Romains, et » ne s'en voulaient pas davantage occuper dans l'avenir! » En 598, une armée légionnaire descendit sur la côte avec le consul *Gaius Marcius Figulus*. Il s'enfonça dans le pays, mais fut bientôt ramené vers les possessions romaines. Publius Scipion Nasica, son successeur, put s'emparer enfin de la grande et forte place de *Delmion*, après quoi la confédération mit bas les armes et se reconnut sujette. Mais ce pays, soumis à la surface, était trop pauvre pour mériter un administrateur spécial : comme on l'avait fait déjà pour les possessions plus importantes de l'Épire, on le fit gouverner depuis l'Italie, par le fonctionnaire préposé à la Gaule cisalpine; et cette situation se perpétua, même après l'érection de la Macédoine en province (608) et la délimitation de sa frontière au nord de Scodra¹.

156 av. J.-C.

Leur
soumission.

146.

¹ IV, p. 340. — Les *Pirustes*, dans la vallée du *Drin*, appartenrent à la province de Macédoine, bien qu'ils battissent le pays et passassent souvent dans celle d'Illyrie (*Illyricum*), voisine (*Cæs.*, *Bell. G.*, 5, 1).

Les Romains
en Macédoine
et en
Thessalie.

Quoi qu'il en soit, la transformation de l'ancien royaume de Persée en pays immédiat et sujet, donne aussitôt une importance grande aux rapports de Rome avec les peuples du nord-est. Elle est désormais dans l'obligation de défendre contre les tribus barbares qui l'avoisinent, la frontière septentrionale et orientale de son nouvel empire : de même et à peu de temps de là (624), par l'acquisition de la *Chersonnèse* de Thrace (péninsule de *Gallipoli*), jadis annexe du royaume des Attalides, elle hérite du devoir, accepté jadis par les rois de Pergame, de défendre Lysimachie contre les Thraces.

133 av. J.-C.

Peuples
d'entre Rhin
et Danube.

De cette double base, de la vallée du Pô, et de la Macédoine, les Romains pouvaient maintenant diriger leurs opérations vers les sources du Rhin et du Danube, et se rendre maîtres des montagnes du nord, dans la limite des besoins de leur sécurité au sud. Là encore, la nation la plus puissante était la nation celtique. A en croire la tradition locale (II, p. 443), les hordes gauloises parties des régions occidentales et des rivages de l'Océan, se seraient à la même heure répandues dans la vallée du Pô, au midi de la grande chaîne, et au nord dans les pays du Rhin supérieur et du Danube. L'une de ces tribus celtiques s'était établie sur les deux bords du premier des deux fleuves. Riches et puissants, vivant en paix et en alliance avec Rome, dont ils ne touchaient nulle part l'empire, les *Helvètes* s'étendaient des bords du *Léman* au *Main*, occupant les territoires de la *Suisse*, de la *Souabe* et de la *Franconie* modernes. Après eux et sur leurs confins venaient les *Boïes*, occupant la Bavière et la Bohême de nos jours¹. Plus au sud-est encore, on trouvait une autre

Les Helvètes.

Les Boïes.

¹ « Entre la forêt Hercynienne (c'est-à-dire la *rauhe Alp* [haut plateau du Wurtemberg]), le Rhin et le Main, habitaient les Helvètes », dit Tacite (*Germ.*, 28), « et plus loin les Boïes. » Posidonius (Strabon, 7, 293) affirme aussi que les Boïes, au temps où ils détournèrent le grand courant des Cimbres, habitaient la forêt Hercynienne, c'est-à-dire les montagnes allant de la *rauhe Alp* jusqu'au *Bæmerwald* (montagnes de Bohême). Et César ne les contredit pas,

race celtique, fixée en *Styrie* et en *Carinthie* sous le nom de *Taurisques*, et *Noriques* plus tard; et en Frioul, en *Carniole* et en *Istrie* sous le nom de *Carnes*. *Noréia*, leur ville (non loin de *Saint-Vit*, au nord de *Klagenfurt*), était florissante et célèbre, à raison des mines de fer activement exploitées dans le pays. Mais ce qui y attirait plus encore les Italiens, c'étaient les riches mines d'or récemment découvertes. Les indigènes expulsèrent d'ailleurs tous les étrangers et gardèrent leur Californie pour eux seuls. Selon leur habitude, les Gaulois en envahissant ainsi les deux versants des Alpes, n'avaient guère occupé que la plaine et les premières collines : quant à la montagne, et à la région de l'Adige et du Pô inférieur, ils les avaient négligées : elles étaient restées aux indigènes plus anciens, dont l'histoire n'a pu encore établir la nationalité, les *Rætiens*, cantonnés dans les rochers de la Suisse orientale et du Tyrol, les *Euganéens* et *Vénètes*, dans le pays de Padoue et de Venise. Si bien qu'aux extrémités de son double courant l'invasion celtique se rejoignait presque; et qu'une étroite ligne de populations locales séparait seule les Gaulois Cénomans de *Brixia* [*Brescia*] des Gaulois Carniques du Frioul. Depuis longtemps les Romains avaient dans les Euganéens et les Vénètes des amis et sujets : mais les peuplades alpestres étaient encore libres, et descendant sans cesse de leurs montagnes, se livraient à des incursions

Taurisques
et
Carnes.

Rætiens,
Euganéens et
Vénètes.

quand il les place « au delà du Rhin » (*Bell. G.*, 1, 5) : le point de départ de ses observations étant l'Helvétie, il a pu très-bien entendre par là la région située au nord-est du lac de Constance, donnée concordante avec celle de Strabon (7, 292), qui de même fait confiner l'ancien pays boïen avec le lac de Constance, et qui ne cesse d'être exact que quand il range parmi les riverains du lac les *Vindéliens*; ceux-ci ne se sont établis en ce lieu qu'après le départ des Boïes. Les Boïes, en effet, ont été chassés bien avant Posidonius (avant 650) par les *Marcomans* et d'autres peuples germains. Au temps de César on en rencontrait des débris errant dans la Carinthie (*Cæs.*, *Bell. G.*, 1, 5), qui de là se rendirent en Helvétie et dans la Gaule occidentale : un autre essaim se fixa près du lac Balaton, où les *Gètes* l'anéantirent vers 700. Là le pays a emprunté le nom (*Deserta Boïorum*) de cette branche, la plus tourmentée entre toutes, de la famille des peuples boïes (*cf.* III, p. 261, à la note).

104 av. J.-C.

54.

continuelles dans la plaine au nord du Pô, pillant, brûlant, commettant mille atrocités dans les villes prises, massacrant la population mâle jusqu'aux enfants dans les langes, représailles terribles sans doute contre les *razzias* des Romains dans leurs vallées. On se fera l'idée des dangers auxquels était exposée la Transpadane, en se rappelant qu'en

94 av. J.-C.

660 une horde rhétienne détruisit de fond en comble la grande ville de Comum.

Quand l'on voit ainsi se confondant et s'entremêlant au nord et au midi des Alpes les tribus celtiques et non celtiques, on comprend de même quels immenses mélanges de peuples s'étaient aussi opérés sur les rives du bas Danube. Là, point de haute montagne, point de muraille naturelle qui les séparât. Chez les Illyriens, dont les Albains de nos jours semblent être le dernier débris, la population avait subi une forte infusion de sang gaulois, à l'intérieur principalement : les armes, la tactique militaire y étaient partout celles des Gaulois. Aux Taurisques touchaient les *Japydes* assis sur les *Alpes Juliennes*, dans la *Croatie* actuelle, et jusque vers *Fiume* et *Zeng*. Illyriens d'origine, ils étaient maintenant à demi Celtes. A leur suite venaient sur le littoral les Dalmates, dont nous avons déjà parlé : les Gaulois ne semblent pas avoir jamais pénétré dans leurs âpres montagnes. Mais dans le massif intérieur habitaient les *Scordisques*, Celtiques eux aussi ; ils avaient écrasé le peuple des *Triballes*, puissant jadis : ils avaient joué le principal rôle dans les expéditions des Gaulois contre Delphes. Maîtres du pays, de la basse *Save* à la *Morawa* (*Bosnie* et *Servie*), ils se répandaient au loin à travers la *Mœsie*, la *Thrace* et la *Macédoine* : on faisait des récits effrayants de leur bravoure et de leur cruauté. Ils avaient pour principale place d'armes la forte *Segestica* ou *Siscia*, à l'embouchure de la *Kulpa* dans la *Save*.

Scordisques.

Pour ce qui est des populations de la Hongrie, de la Valachie et de la Bulgarie de nos jours, elles étaient encore hors de vue : les Romains, sur la limite orientale de la

Peuples
illyriques.

Japydes.

Macédoine, n'avaient de contact qu'avec les Thraces, dans la chaîne du *Rhodope* [*Despoto-Dagh*, rameau de l'*Hæmus*].

En face de ces vastes régions barbares, un gouvernement plus énergique que ne l'était alors celui de la République eût eu fort à entreprendre pour organiser la défense régulière et efficace de la frontière : mais ce qui fut fait par la restauration en vue d'une telle tâche n'allait pas même au niveau des plus minces exigences. Non qu'il n'y ait eu souvent des expéditions dirigées contre les peuplades des Alpes : en 636, Rome assiste à un triomphe pour une victoire sur les *Stoëniens*, logés, on le suppose, dans la montagne au-dessus de Vérone : en 659, le consul Lucius Crassus fouille en tous sens les vallées, passe les habitants au fil de l'épée : pourtant il n'en tue point assez, à ce qu'il paraît, pour mener son triomphe à son tour, et réunir ainsi les lauriers militaires à sa gloire d'orateur. Mais comme tout cela n'était que simples *razzias*, enflammant la colère des indigènes sans leur ôter le moyen de nuire ; comme après chaque incursion, les troupes rentraient aussitôt, la condition de la Transpadane n'en fut pas, à dire le vrai, améliorée. A l'autre extrémité de l'empire, dans l'est, la République paraît ne s'être en rien préoccupée de ses voisins : à peine si nous entendons parler de quelques combats livrés aux Thraces, en 654, et aux *Mædiens*, dans la chaîne qui sépare la Macédoine de la Thrace, en 657. Les luttes furent plus fréquentes et plus sérieuses du côté de l'Illyrie. Là, la turbulence des Dalmates suscitait tous les jours les plaintes de leurs voisins et des marins naviguant dans les eaux de l'Adriatique ; et sur la frontière du nord de la Macédoine, laquelle, selon l'expression pittoresque d'un Romain, s'arrêtait là où cessaient d'atteindre l'épée et la lance du soldat de la République, les combats ne sont pas finis qu'aussitôt ils recommencent. En 649, une armée marche contre les *Ardiéens* ou *Var-dæens*, et les *Pléræens* ou *Paraliens*, tribu dalmate postée

Combats
de
frontières.Combats
dans
les Alpes.
118 av. J.-C.

95.

Combats
en
Thrace.

103.

97.

Combats
en
Illyrie.

135.

au nord des bouches de la *Narenta*, qui ne cesse de troubler la mer et la côte voisines : Rome lui ordonne de s'éloigner dans l'intérieur. Elle s'établit alors dans l'*Herzégovine* actuelle, et commence à y cultiver la terre : mais ne pouvant s'habituer à une telle vie dans la rude contrée qui lui est assignée, elle dépérit bientôt. Vers le même temps, une expédition marche de Macédoine contre les Scordisques, qui sans nul doute avaient fait cause commune avec les pillards de la côte. Un peu plus tard (625), le consul *Tuditanus*, de concert avec *Decimus Brutus*, l'énergique conquérant des Galléques espagnols, attaque les Japydes, et quoique défait dans un premier combat, il les écrase, et porte les armes romaines dans le cœur de la Dalmatie, jusque sur les bords de la *Kerka*, à 25 milles allemands (50 lieues) d'Aquilée. Désormais les Japydes vivent paisibles et en amitié avec Rome. Mais à dix ans de là (635), les Dalmates se soulèvent de nouveau, appuyés cette fois par un mouvement des Scordisques. Pendant que le consul *Lucius Cotta* marche contre ces derniers, et pousse jusqu'à Ségestica, *Lucius Metellus*, son collègue et second frère du Numidique (il s'appellera un jour le Dalmatique [*Dalmaticus*]), se jette sur les autres, les bat, et passe l'hiver à *Salone* (*Spalato*), qui, de ce jour, devient vraisemblablement la principale place d'armes des Romains. Je fixerais aussi à la même date l'établissement de la *voie Gabinienne*, allant de Salone vers les pays de l'est, par *Andetrium* (non loin de *Mousch*) et autres lieux. L'expédition du consul *Marcus Æmilius Scaurus* contre les Taurisques, en 639¹, ressemble davantage à une guerre faite en vue de la conquête : Scaurus le premier chez les Romains, a franchi la chaîne des Alpes orientales, au point où leur faite s'abaisse, entre *Trieste* et *Laybach*. Il impose à l'ennemi un traité d'amitié et d'hospitalité, donnant toute

129 av. J.-C.

119.

115.

Les
Romains passent
les Alpes
orientales.

¹ Les fastes triomphaux les nomment *Galli Karni* : ils s'appellent *Ligures Taurisci* (car telle est la vraie leçon au lieu de *Ligures et Caurisci*) dans Aur. Victor.

sécurité au commerce assez actif qui se poursuit entre Rome et la contrée, sans entraîner la République, comme l'eût fait un assujettissement formel, dans les complications du mouvement des peuples au nord de la chaîne. Quant aux reconnaissances parties de la Macédoine et dirigées alors vers le Danube, elles ne donnent d'abord que de fâcheux résultats : le consul *Gaius Porcius Caton* (640) se laisse surprendre par les Scordisques dans les monts Serbes : son armée est complètement anéantie, et il s'enfuit honteusement avec quelques hommes : le préteur *Marcus Didius* a grand'peine à couvrir la frontière. Après Caton, les consuls qui lui succèdent sont plus heureux : citons *Metellus Caprarius* (644, 642); *Marcus Livius Drusus* (642, 643), le premier général romain qui ait atteint le Danube, et enfin *Marcus Minucius* (644), qui porte ses armes jusqu'à la *Morawa*¹, et inflige aux Scordisques une telle défaite, qu'à partir de ce jour, ils tombent presque dans l'oubli. Alors une autre tribu prend leur place, celle des *Dardaniens* (en *Serbie*), destinés à jouer le rôle important dans toute la région qui va du nord de la Macédoine au Danube.

Mais les victoires eurent des suites que les vainqueurs avaient été loin de pressentir. Depuis longtemps déjà, un « peuple errant » se mouvait sur la zone septentrionale des régions occupées par les Celtes aux deux côtés du Danube. Ce peuple s'appelait les *Cimbres* ou *Chempho* (« les preux, » ou, pour emprunter la traduction de leurs ennemis, « les brigands »). Il est probable que cette appellation, antérieurement à l'*exode*, était devenue celle de toute la nation. Ils venaient du septentrion. Les premiers Gaulois contre lesquels ils se choquèrent, autant qu'on le peut savoir, furent les Boïes de Bohême. Des causes de leur départ, de la direction de leur mouvement, les con-

¹ Velleius et Eutrope nous enseignent que le peuple vaincu par Minucius est celui des Scordisques : d'où ressort l'erreur de Florus, qui mentionne l'*Hebrus* (la *Maritza*), au lieu du *Margus* (la *Morawa*).

114 av. J.-C.

113-112.

112-111.

110.

Les Romains
dans la région
danubienne.

Les Cimbres.